

LE MISANTHROPE,
SUITE ET FIN
Molière et Courteline

F r a g m e n t s

LE MISANTHROPE, Acte I, Scène 1

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE

Non : elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès :
Au travers de son masque on voit à plein le traître ;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort de splendeur revêtu
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne ;
Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bienvenue :
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! Ce me sont de mortelles blessures,

De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE

Mon Dieu, des moeurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;
À force de sagesse, on peut être blâmable ;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages ;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination ;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours ;
Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être ;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font ;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

ALCESTE

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu ! Je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE

Ma foi ! Vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

LA CONVERSION D'ALCESTE**CÉLIMÈNE**

Au temps où me faisant sa cour
Alceste à mes genoux rugissait son amour,
Ce troubadour transi, doublé de belluaire,
Eut parfois, l'art et l'heur de ne me pas déplaire.
Outre qu'à franc parler la peur qu'il m'inspirait
N'était pas à mes yeux sans charme et sans attrait.
A sentir sous mon pied cette bête mâtée
Se débattre à la fois soumise et révoltée
Et son regard chargé de haine et de poison
Du matin jusqu'au soir m'insulter sans raison,
Vainquant avec péril et dès lors avec gloire,
Je goûtais à son prix l'orgueil de la victoire.
D'accord. – Mais aujourd'hui qu'il montre, humanisé,
Les talents d'agrément d'un ours apprivoisé,
Apte à la contredanse et souple à la voltige,
Ce qu'il acquiert en grâce, il le perd en prestige.
Tel vainqueur de tournoi cesse de me toucher,
Qui, déposant l'armure avant de se coucher,

Désormais sans haubert, sans casque et sans cuirasse,
N'est plus qu'un crustacé veuf de sa carapace.
Dans l'emploi des Acaste et des Prince Charmant,
Notre homme à m'émouvoir tâche inutilement.
Il y marque une ardeur à nulle autre seconde,
Mais n'étant plus quelqu'un, il devient tout le monde,
Et tournant au fâcheux, d'irritant qu'il était,
Il ne garde plus rien du peu qui lui restait.
Alceste converti n'a plus de raison d'être.
Le mari n'est jamais qu'un laquais ou qu'un maître.
La femme a, sur ce point, des raisons qui font loi.
Le ciel, qui les voulut, en sait seul le pourquoi.
*Cependant, depuis un instant, Alceste est rentré
sans que Célimène et Philinte s'en soient aperçus.
Il demeure immobile, au fond du théâtre.*

PHILINTE, *après un silence.*

Tout en ne voyant pas, lorsque je m'examine,
Que la malignité soit le but où j'incline,
Et bien que mon humeur se complaise fort peu
A jeter, comme on dit, de l'huile sur le feu,
Il me faut confesser de façon simple et nette
Que vous avez raison des pieds jusqu'à la tête.
Oui, mon cœur de droiture et de justice épris
Se rend à des griefs dont il sent tout le prix,
Madame ; et de regret mon âme tourmentée
Gémit de vous avoir un moment disputée.
L'amour est quelquefois prompt à l'emportement,
Mais on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant,
Et...

CÉLIMÈNE

Philinte, il suffit. Ces paroles sensées
Font l'honneur de celui qui les a prononcées.
*En gage de réconciliation, elle lui présente sa main,
que Philinte couvre de baisers.*
Vous comprenez enfin ?

PHILINTE

Je vous comprends si bien
Que votre sentiment concorde avec le mien.
Je me serais gardé d'en rien mettre en lumière ;

Mais puisqu'il vous a plu de parler la première,
Je ne vous cache pas qu'Alceste, à mon avis,
Est vraiment ridicule autant qu'il est permis.

CÉLIMÈNE

Il eut toujours un peu la sottise en partage.

PHILINTE

Oui ; mais s'en croyant moins, il en a davantage.

CÉLIMÈNE

D'autant plus que ses airs d'amnistier les gens,
Pour ceux qui n'ont rien fait sont fort désobligeants.

PHILINTE, avec éclat.

Je me disais aussi : « Ce donneur d'eau bénite
A quelque chose en soi qui me blesse et m'irrite ! »

CÉLIMÈNE

L'ennuyeux animal !

PHILINTE

Le triste compagnon !

CÉLIMÈNE

Je l'aimais mieux bourru !

PHILINTE

Je l'aimais mieux grognon !

CÉLIMÈNE, s'éventant.

Je goûte à le tromper des douceurs non pareilles !

PHILINTE, avec noblesse.

Ma conscience en paix dort sur ses deux oreilles.

CÉLIMÈNE

Il n'a, de vous à moi, que ce qu'il a cherché.

PHILINTE

On est toujours puni par où l'on a péché.